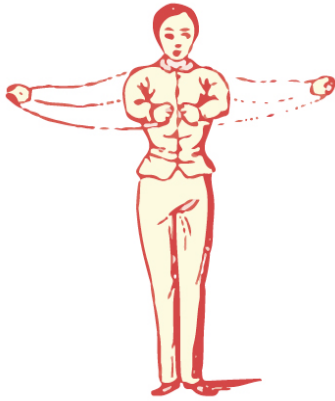


À propos « Du “Trieb” de Freud et du désir du psychanalyste »

Camille Monribot



Le texte « Du “Trieb” de Freud et du désir du psychanalyste »¹ est le résumé d’une intervention que Lacan a faite à Rome deux ans auparavant, en janvier 1964, lors d’un colloque sur le thème « Technique et casuistique ». Ce colloque était organisé par Enrico Castelli, professeur de philosophie des religions. Ce texte est la première intervention que Lacan ait faite après son exclusion de la Société française de Psychanalyse. C’est un texte fondamental pour comprendre les enjeux théoriques et éthiques de cette scission.

Six mois plus tôt, en juillet 1963, Lacan terminait son Séminaire X, *L’Angoisse*². Il y a construit le concept d’un objet irreprésentable qui serait la cause réelle du désir du sujet, ignoré de lui-même : l’objet *a*. Ce sera désormais son prisme de lecture. Les avancées théoriques et pratiques qui en découlent amènent Lacan au-delà d’une lecture classique de l’Œdipe, ce sur quoi Freud lui-même avait buté. Lacan est donc amené à repenser la relation d’objet. Le 20 novembre 1963, Lacan donne une unique leçon de son Séminaire « Les Noms du père ». À peine commencé, il s’interrompt lorsque la Société Française de Psychanalyse, qu’il a aidée à fonder dix ans auparavant, décide de l’exclure pour être habilitée à entrer dans l’Association psychanalytique internationale. Cette dernière proscriit l’enseignement de Lacan considéré comme hérétique au regard d’un usage normatif de la psychanalyse. À la suite de cette séparation, en guise d’affranchissement des conceptions dogmatiques de « l’Église » freudienne, Lacan poursuit un nouveau Séminaire en reprenant les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse dès janvier 1964³. Cette intervention, « Du *Trieb* de Freud et du désir du psychanalyste », donnée quelques jours avant la première leçon du Séminaire, annonce la couleur de ce dernier.

La libido, « couleur-de-vide »

L’exclusion de Lacan lui sert de tremplin pour une critique doctrinale de la théorie de la relation d’objet. Les pratiques qui en découlent sont issues d’une lecture erronée de Freud. Lacan dénonce ce que cela induit dans la position de l’analyste, qu’il compare à une croyance religieuse qui rigidifie les pratiques. Cette dérive normative de la psychanalyse aboutit à une psychologisation au service du discours du maître, là où cette dernière doit surtout s’intéresser à la question du désir, toujours a-normatif.

Tout d’abord, Lacan reprend la pulsion et ce qui l’énergétise, la libido, et non pas l’instinct. L’instinct, programmé biologiquement, vise un état de satisfaction homéostatique des besoins. La poussée exercée par l’instinct s’arrête quand les besoins sont satisfaits. Or, Freud avait découvert la systématisation d’une répétition contraignante qui fait obstacle à l’épanouissement des sujets⁴. Là est la pulsion qui échoue à atteindre le but de satisfaction, impliquant un dysfonctionnement du sujet – parfois de façon dramatique.

¹ Lacan J., « Du “Trieb” de Freud et du désir du psychanalyste », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 851-854.

² Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L’Angoisse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2004.

³ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XI, *Les Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1973.

⁴ Cf. Freud S., *Au-delà du principe de plaisir*, Paris, PUF, 2010, p. 34.

Si le sujet trouve à y faire avec sa pulsion en la sublimant et en mettant sa libido au service de diverses activités humaines, cette dernière reste caractérisée, au plus intime d'elle-même, par une « couleur sexuelle »⁵, écrit Lacan. Lacan s'intéresse à cette maturation sexuelle de la libido. La libido se transforme et évolue au cours de la vie. Au départ, la pulsion, notamment la pulsion orale, est satisfaite par l'Autre maternel, qui, en retour, est lui-même comblé par l'objet de jouissance qu'est l'enfant. C'est grâce à la fonction du Nom-du-Père qui fait Loi que l'homme ne reste pas objet de jouissance de la mère. Cette séparation fondamentale entre le sujet et l'objet de jouissance fait du petit être un sujet manquant, donc désirant. Ainsi, la lecture de Lacan est la suivante : « la crise de l'Œdipe est déterminante pour la maturation sexuelle »⁶ du sujet qui pourra alors sublimer et user de sa libido vers des investissements extérieurs.

Si l'on fait de cette lecture un simple processus de normalisation sexuelle (loi – obéissance – normalisation), ce serait là une interprétation psychologisante du complexe d'Œdipe. Ce serait oublier un autre effet de cette dialectique que relève Lacan : « l'assomption de la castration »⁷. Le manque inhérent à la crise de l'Œdipe a une fonction structurale : c'est un « ressort » du désir. S'intéresser au désir revient à s'intéresser au manque en tant qu'il existe et qu'il n'est pas à combler. C'est de ce manque que s'origine le désir. De là, la libido entre en jeu, cherchant sans cesse à retrouver l'objet manquant primordial. C'est pour cela que Lacan écrit que la couleur sexuelle de la libido est « couleur-de-vide : suspendue dans la lumière d'une béance »⁸.

Ce trou sans fond témoigne de l'incompatibilité fondamentale entre ce que recherche le sujet et ce qu'il trouve : ce n'est jamais le bon objet. Cet impossible est le principe même du désir nous dit Lacan⁹. Si compatibilité il y a, elle entraîne la panne de désir. Au-delà d'une impossible réconciliation tant recherchée par les post-freudiens entre le principe de plaisir et du principe de réalité, le concept de pulsion démontre également le caractère factice de ces deux principes. D'une part, la pulsion ne répond pas d'un principe de plaisir puisque son montage implique des circuits dérivés qui n'atteignent jamais une satisfaction complète : la pulsion peut aller jusqu'à maltraiter le sujet qui n'y comprend rien. D'autre part, la réalité n'est qu'une fiction que construit le sujet pour essayer d'y comprendre quelque chose, puisqu'en fait, c'est un trou qui est à l'origine de ce qui le rend vivant : le désir.

Matière signifiante et substance jouissante

Lacan n'en restera pas là dans son élaboration. Il dépassera plus tard ce binaire freudien (principe de réalité / principe de plaisir) par un autre binaire : matière signifiante et substance jouissante. Le désir, qui intéresse Lacan dans ce texte, est un *process* signifiant. Mais le signifiant ultime qui dirait le fin mot du désir n'existe pas car le désir, toujours, court métonymiquement au long de la chaîne signifiante. Le sujet pallie ce manque signifiant via des identifications imaginaires, lui permettant de croire en une complétude de son être. Si celles-ci se déterminent du désir, elles ne satisfont pas la pulsion qui continue de diviser le sujet et de l'écarteler, nous dit Lacan¹⁰. Il y a toujours un reste qui ne se recouvre pas, et qui constitue le réel de son être. La pulsion est de ce côté-là : elle est affranchie de la loi symbolique. C'est *das Ding*, la Chose freudienne, que Lacan avait déjà déplié dans le Séminaire VII, *L'Éthique de la psychanalyse*¹¹. À cette époque, Lacan parlait de la pulsion

⁵ Lacan J., « Du "Trieb" de Freud... », *op. cit.*, p. 851.

⁶ *Ibid.*, p. 852.

⁷ *Ibid.*

⁸ *Ibid.*, p. 851.

⁹ *Ibid.*, p. 852.

¹⁰ *Ibid.*, p. 853.

¹¹ Lacan J., *Le Séminaire*, livre VII, *L'Éthique de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1986.

comme d'une « transgression héroïque »¹². Il l'inscrivait encore dans un registre plutôt symbolique en tant que demande jamais satisfaite. À partir du Séminaire XI, il en proposera une nouvelle conception en la définissant comme « substance jouissante ».

La béance qui éclaire la libido du sujet est celle qui sépare le bord signifiant et le bord pulsionnel. S'il y a impossibilité de retrouvailles entre le sujet et son objet pulsionnel, c'est parce que ce dernier est perdu à jamais. Lacan, reprenant Freud¹³, précise que la pulsion est une construction mythique : elle ne fait que reproduire le rapport du sujet à l'objet selon une fiction, « un montage [...] n'ayant ni queue ni tête », comme « un collage surréaliste »¹⁴, dit Lacan. Cette fiction, qui sert d'écrin au désir et à la pulsion, c'est le fantasme ($\$ \leftrightarrow a$). Sa construction tente de faire passerelle entre les deux bords de la béance. D'un côté, il soutient le désir comme processus signifiant mais d'un autre côté il met un point d'arrêt à sa course métonymique infinie en capturant la libido qui le vectorise à partir d'un objet fantasmatique. Le sujet, dans sa recherche effrénée, ne jouit alors que d'objets qu'il consomme sur un mode de profit / perte. Au cœur de tout ça, c'est le réel qui, à défaut d'être représentable, nécessite la construction d'un mythe pour pouvoir le penser partiellement.

Conséquences quant au désir de l'analyste

Dès lors que la relation d'objet est inopérante et que le principe de l'impossible entre en jeu, *quid* du positionnement de l'analyste ? Lacan s'interroge sur ce que serait le désir de l'analyste et la cure à laquelle il se voue¹⁵.

Lacan critique ouvertement la position des post-freudiens, celle d'une prêcherie des bons sentiments qui pourtant ne mène qu'à une « “direction” abusive »¹⁶ de la cure, dit-il. Il fait là référence à ceux qui témoignent de leurs sentiments à l'égard de leurs patients, pensant que cette interprétation du transfert conscientiserait leur rapport à l'objet, rapport rejoué avec l'analyste. Vouloir ramener le sujet dans le droit chemin de sa libido est donc plus chrétien que freudien. Lacan invite à s'en méfier dès le Séminaire VII. Il insiste sur la fausseté de ce positionnement allant jusqu'à dénoncer ses effets « d'eugénisme » et de « ségrégation politique de l'anomalie »¹⁷ dit-il. Lui-même en a été l'objet lorsqu'il a été exclu de la communauté analytique¹⁸. Pour Lacan, le praticien doit, non pas chercher à retrouver l'objet conforme pour rendre le sujet heureux, mais s'intéresser plutôt au désir en soutenant la béance de laquelle il surgit. Là est la différence entre la psychothérapie et la psychanalyse qui, elle, va au-delà de la thérapeutique (la levée d'un symptôme) en mettant le *parlêtre* au travail pour trouver à assumer cette béance entre ce qui le cause et ce qu'il vise. Lacan le dit ainsi : « c'est le désir de l'analyste qui au dernier terme opère dans la psychanalyse »¹⁹.

Le désir est autant en jeu dans l'expérience de la cure que dans les lieux d'enseignement psychanalytique. Ainsi, le style de la psychanalyse n'est pas celui d'une neutralité imperméable, ni celui d'une compréhension commune. Le vivant de la psychanalyse réside dans ce que Lacan appelle dans ce texte « la cacophonie de l'enseignement »²⁰ : la rencontre de chaque désir provoque des dissonances, des inattendus et des malentendus.

¹² Miller J.-A., « Les six paradigmes de la jouissance », *La Cause freudienne*, n° 43, octobre 1999, p. 15.

¹³ Cf. Freud S., « L'angoisse et la vie instinctuelle », *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Folio, 1964.

¹⁴ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XI, *Les Quatre concepts...*, *op. cit.*, p. 154.

¹⁵ Lacan J., « Du “Trieb” de Freud... », *op. cit.*, p. 853.

¹⁶ *Ibid.*

¹⁷ *Ibid.*, p. 154.

¹⁸ Cf. Gault J.-L., « Se savoir être un objet », texte disponible sur le site de la Section clinique de Nantes.

¹⁹ Lacan J., « Du “Trieb” de Freud... », *op. cit.*, p. 854.

²⁰ *Ibid.*

C'est cette orientation vers ce qui dissone – le réel – qui soutient le désir de l'analyste. L'orientation vers le réel permet de soutenir la croyance en l'inconscient sans jamais en faire une normativité. La surprise est toujours au rendez-vous.